DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 420. 1er Juillet 1914 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

ESSAI D'INTERPRÉTATION D'UN CAS CURIEUX DE

Vision et d'Audition à grande distance

chez une hystérique de 14 ans pendant l'état de Somnambulisme (1)

Par le DOCTEUR TERRIEN

Médecin-Directeur de la Maison de Santé de Nantes-Doulon. — Ancien interne des Asiles de la Seine
Président de la Société de Médecine de Nantes

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous présenter une observation, qui date de longtemps déjà, car je l'ai recueillie pendant mon séjour en Vendée. Si je vous la communique aujourd'hui seulement, c'est que le hasard m'a fait rencontrer récemment un cas identique, ce qui va me permettre, en m'appuyant sur ces deux malades, sur le premier surtout, mieux étudié et soumis, pendant plus longtemps, à mon observation, de tenter un essai d'interprétation de certains phénomènes, considérés jusqu'ici par certains comme mystérieux, par d'autres comme mensongers. Mais, dès maintenant, je tiens à déclarer que je n'ai nullement la prétention d'affirmer que j'apporte la véritable solution de ce délicat et difficile problème. Je ne vous présenterai qu'une hypothèse, qui, je l'espère, vous paraîtra fort acceptable, mais qui ne pourra avoir néanmoins que la valeur qui s'attache à une hypothèse.

Je veux également, avant d'étudier ces faits et de chercher à en pénétrer le mystère, écarter tout d'abord, rejeter bien loin avec tout le mépris qui convient en l'espèce, les grossiers artifices de toutes ces somnambules de commande, qui vous feront toutes les révélations que vous désirez, pourvu que l'argent, qui en est l'enjeu, vienne grossir la caisse ; car, à mon avis, ce sont tous ces imposteurs de foires et de maisons louches qui ont contribué, pour une bonne part, à vous faire considérer comme mensonger ce qui pouvait être authentique et à retarder par là — en empêchant les recherches — la solution du problème. Je connais en effet certains savants qui ont craint de s'en occuper, pour ne pas risquer de se compromettre, ayant peur toujours d'être confondus avec un pareil milieu, ou de paraître s'y associer. J'aurai eu plus d'audace et je m'en applaudis. Après être demeuré très longtemps sceptique, extrêmement sceptique, comme l'est du reste, je le sais, la majorité des confrères en ce qui concerne ce phénomène de la vision à distance, j'ai vu tomber mon scepticisme, se dissiper peu à peu tous mes doutes, lorsque je fus mis en présence d'une jeune hystérique de ma clientèle présentant, à certains moments, dans ses crises de somnambulisme, ce genre de manifestations, et qu'il m'eût été donné d'en apprécier la sincérité, la parfaite authenticité. Dès lors, bien pénétré de l'existence de ces phénomènes, si merveilleux qu'ils puissent paraître, j'essaierai, devant vous, d'en démêler les causes.

Peu enclin, par tempérament, à rechercher dans le spiritisme ou l'au-delà, comme le font certains, la clef de ces étranges manifestations, je porterai bien vite la question sur son véritable terrain, le terrain scientifique, le seul d'ailleurs qui mérite de nous occuper ici ; je chercherai à voir, dans le système nerveux si particulier de l'hystérique, dont nous connaissons tous les

(1) Communication faite à la Société de Médecine de Nantes.

réactions si sensibles, la seule raison du phénomène.

Je m'excuse de ce long préambule, mais dans un pareil sujet, toujours si contesté, il m'a paru nécessaire.

Avant d'en arriver à l'essai d'interprétation, il convient tout d'abord de présenter les faits, base de la discussion. Je vous ai dit que le premier cas était déjà ancien. En effet, je l'ai relaté, il y a bien des années, au Congrès des Aliénistes, tenu à Toulouse. Il rentrait dans le mémoire que je présentais sur l'*Hystérie infantile en Vendée*, apportant ainsi ma modeste collaboration au Professeur Bézy, chargé du rapport sur l'hystérie de l'enfance.

Voici le cas, que je livrais aux Congressistes, sans le faire suivre d'aucun commentaire :

Premier fait. — J'étais appelé, un jour, à Chauché, petite commune de Vendée, pour y voir un malade. Or, au lieu d'un malade, on avait profité de mon passage, et on m'en fit visiter quatre, trois dans des villages différents. Ce jour-là, travaillait chez moi, à la couture, une fillette de 14 ans, la jeune Estelle X... Après avoir examiné mon quatrième malade, me sachant en retard pour le déjeuner, je montai vite en voiture, et de toute la vitesse de mon cheval, je franchis les huit kilomètres qui me séparaient des Essarts, mon domicile d'alors. Quand j'arrivai dans la cour de la maison, Mme Terrien, qui m'attendait avec impatience, me dit en riant — car elle s'imaginait bien me raconter une sorte de roman — : « Je savais que tu serais en retard, je savais même qu'au lieu d'un malade, tu en avais visité quatre et dans des villages différents » (et elle m'indiqua le nom des malades et de leurs villages respectifs). On peut juger de ma stupéfaction, car tout était exact. Or, personne, en dehors de moi, ne pouvait connaître ces détails. Devant ma surprise, Madame ajouta : « C'est Estelle qui, ce matin, s'est endormie spontanément pendant qu'elle cousait, et qui, dans cet état de somnambulisme, m'a fait, il y a un quart d'heure d'environ, ces stupéfiantes révélations, révélations auxquelles je ne croyais nullement : « Tu attends ton mari ? s'est-elle écriée, imbécile que tu es ! (Nous ferons remarquer dès maintenant qu'Estelle, dans cet état particulier, tutoie tous ceux qui l'approchent, se montre même grossière dans ses expressions, alors que, dans l'état normal, elle est extrêmement correcte et bien élevée). « Tu l'attendras encore longtemps, « et elle m'a donné les raisons du retard, les « visites supplémentaires, les noms des mala- « des, etc., sans oublier ce dernier détail qu'un « cultivateur instruit du passage du Docteur l'at- « tendait sur la route, guettant son retour. » Or ce renseignement était exact : tout du reste était exact. Je fus vraiment stupéfait d'une pareille révélation ; et Madame qui, jusque-là, avait cru à du délire, ne fut pas moins surprise, lorsqu'elle sut que tout le récit de son ouvrière était l'expression de la vérité.

Deuxième fait. — Bien vite, je déjeunai, car j'avais hâte de me livrer à d'autres expériences ; d'autant que notre Estelle était encore en état de somnambulisme. La fillette se trouvait alors dans la chambre de couture, au fond d'un grand couloir, à l'extrémité de la maison, la tête reposant sur la table, elle paraissait sommeiller. — J'ai tenu ici à bien préciser les lieux et la place occupée par notre sujet, nous verrons bientôt pourquoi. — J'arrive très doucement derrière elle, je prends, le plus discrètement possible, la broche qu'elle portait au cou, et m'en vais aussitôt, pour la cacher, d'abord dans la cuisine, dans le berceau de l'enfant. Mais ne la trouvant pas suffisamment dissimulée, je la reprends, et traversant la salle à manger, je pénètre dans mon salon, alors plongé dans une obscurité profonde, les volets étant fermés, et je pose la broche sur la cheminée derrière la pendule. Estelle, deux ou trois minutes après environ, s'aperçoit de la disparition de la broche, se lève, part comme une flèche, parcourt, les yeux grands ouverts, mais un peu hagards, tout ce long couloir, dont j'ai parlé, va à la cuisine, s'arrête un instant au berceau de l'enfant, puis pénètre dans la salle à manger, enfin dans le salon, toujours dans l'obscurité, et, sans aucune hésitation, se dirige vers la cheminée, où elle saisit derrière la pendule cette broche que je croyais si bien cachée.

C'était assez concluant, car vous ne me ferez pas l'injure de penser que nous avons cherché, Madame et moi, à guider l'enfant par nos regards, par des regards étudiés et indiscrets. Nous

avions soin, au contraire, de nous placer toujours par derrière, et à une certaine distance. C'est elle, en quelque sorte, qui nous guidait ; j'ajoute qu'il nous fallait marcher vite, car ses pas étaient alors très précipités.

Troisième fait.—Quelques jours après, l'huissier de l'endroit vient pour toucher une traite. Madame cherche les clefs de son tiroir, et ne les trouve pas. J'étais là, je cherche à mon tour ; et sans plus de succès. Estelle se trouvait à la maison, toujours pour faire des raccommodages, alors qu'elle passait en réalité la moitié de la journée dans le sommeil, ce dont, en médecin curieux, j'étais bien loin de me plaindre. Elle était précisément dans l'état somnambulique, au moment de nos vaines recherches. « Es-tu folle, « crie-t-elle à Madame, tu cherches tes clefs ? « Mais ne te souviens-tu pas que le jour où tu « es allée à la Roche-sur-Yon, craignant sans « doute qu'on te vole, tu les as cachées dans le « cabinet de ton mari, derrière des livres. Je les « vois ces clefs : il y en a trois, dans le trous- « seau, l'une plus petite, celle dont tu as besoin « est posée sur les deux autres. » Bien vite, nous allons à l'endroit indiqué, et nous trouvons ces fameuses clefs, dans l'ordre bien précisé par Estelle. Grâce à elle, nous n'avions plus besoin de serrurier.

Je me suis livré à bien d'autres expériences, toutes très intéressantes, mais celles-là suffiront pour bien caractériser le cas de notre jeune hystérique.

Bien que pour la discussion je ne veuille m'appuyer que sur ces trois faits, bien constatés, bien étudiés par moi-même, et sans qu'il y ait eu d'intermédiaire étranger, je tiens cependant à citer, sans y insister d'ailleurs bien longuement, le cas d'une autre hystérique de Mareuil, à qui, pendant son séjour aux Essarts, chez sa sœur, c'est-à-dire pendant près de deux ans, j'avais donné mes soins médicaux.

Je dois déclarer que c'est peut-être le plus beau sujet hystérique que, de toute ma carrière, je n'aie rencontré. Chez elle, par le simple commandement, à l'état de veille, je pouvais provoquer toutes les manifestations connues de l'hystérie : paralysies, contractures, aphonie, bégaiement, etc. Sans recevoir même d'ordre, il lui est arrivé, un jour, me voyant passer devant sa demeure et tournant la tête pour m'apercevoir le plus longtemps possible, de rester dans la dernière position qu'elle avait dû prendre, c'est-à-dire la face de côté, presque en arrière ; et il lui fut ensuite impossible de reprendre la position normale, le cou restant contracturé. Jusqu'à mon retour, 6 heures après, elle dut garder cette attitude peu gracieuse, peu esthétique, malgré les plus violents efforts pour la corriger.

Je lui donnai l'ordre de cesser cette vilaine attitude, et aussitôt elle put me regarder de face : la contracture avait disparu. Ce simple détail peut vous montrer quelle hystérique j'avais devant moi.

Je l'avais perdue de vue, quand un jour la mère et la sœur vinrent me trouver pour me dire leurs inquiétudes au sujet de mon ancienne malade : elle avait été prise de vomissements incoercibles, qu'aucun médecin du pays n'avait pu arrêter. C'est alors que, pour me bien fixer sur l'état général de la malade, sur sa mentalité, son psychisme, elles me firent le récit qui va suivre, le récit d'un fait qui les a tant surprises, tant troublées :

« Un jour, dit la sœur, qu'elle veillait la malade étendue sur son lit et très fatiguée, elle l'entendit, tout à coup, s'écrier, comme parlant dans un rêve — « Notre mère n'a pas trouvé à Clisson, « chez Mme X..., la marchandise qu'elle y allait « chercher ; elle a dû se transporter chez une au- « tre commerçante, dont elle indiqua le nom. « Cette dernière a pu la satisfaire ; elle s'est du « reste montrée fort gentille, car elle a fait ca- « deau à notre mère d'un joli pot de fleurs, ren- « fermant un rosier avec trois roses épanouies. » — Je ne prêtai, continua la sœur, qu'une très faible attention à ces propos, que je rattachais à du délire. Le soir, je partis au-devant de ma mère, à la voiture publique. Là, je ne pus retenir une exclamation de surprise : car, qu'est-ce que j'aperçus? ma mère, portant dans ses mains le fameux rosier, avec ses trois roses indiquées par la malade. »

Voilà le fait. Il est, comme on peut le voir, lui aussi, très caractéristique. Je ne m'y attacherai

cependant pas dans la discussion, parce que là je ne fus pas un témoin direct, il me faudrait ajouter foi entière au récit de la mère et de la sœur. Et pourtant, je ne puis guère mettre en doute leurs affirmations, les connaissant depuis fort longtemps, connaissant leur caractère, leur grand bon sens, et leur honnêteté. Il s'attache donc à leur récit une valeur morale incontestable, que rien ne m'autorise à contester d'ailleurs, sachant que leur seul but, en me renseignant de la sorte, était de bien fixer mon esprit sur le psychisme particulier de leur jeune malade. Et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas avoir eu l'occasion de rencontrer à nouveau cette hystérique, pour me livrer, comme sur Estelle, à des expériences qui m'auraient mieux éclairé encore. Je n'aurai ainsi cité ce second cas, que pour mémoire. Et pour bien montrer jusqu'où va mon rigorisme en l'espèce, je ne ferai état dans la discussion que du cas d'Estelle.

Discussion et Interprétation

J'ai exposé, nous l'avons vu, avec détails précis, les phénomènes présentés par cette petite Vendéenne de 14 ans, la jeune Estelle. Avant de les discuter, je veux d'abord répondre à certains esprits forts, qui, en entendant raconter, ou en lisant l'exposé de ces faits, ont pu, j'imagine, hausser les épaules de cet air de dédain qui veut dire : « Encore un médecin qui, après avoir « sans doute trompé et mystifié les autres, cer- « tains de ses malades, a été à son tour trompé « et mystifié par eux. » ; affirmation gratuite et toujours si aisée, que je n'ai certes pas entendue, mais que j'ai bien des raisons d'admettre. C'est contre ces éternels sceptiques que j'entends d'abord protester, en leur déclarant que je n'ai pu, en aucune manière, être mystifié ; que la chose était matériellement impossible (d'ailleurs je me réserve tout à l'heure de le prouver), et qu'à moins de m'attribuer des hallucinations et de vouloir nous doter, Madame et moi, d'un beau délire à deux, il leur faudra bien, quoiqu'ils disent, considérer ces faits comme réels, comme s'étant produits tels qu'ils ont été énoncés ici.

D'ailleurs j'estime — et cette remarque a sa valeur — qu'il me sera plus aisé de donner une solution acceptable, rationnelle du problème, si difficile qu'il puisse être, qu'il leur serait aisé, à eux, d'établir où est la mystification, par quel artifice ingénieux cette fillette de 14 ans a pu m'égarer, me tromper dans les faits énoncés, dans le fait de Chauché, entre autres ; car il n'est pas besoin de plusieurs exemples, un seul suffit, s'il est réel, pour que la cause soit entendue.

Ainsi, j'ai dit, si l'on s'en souvient, que, à peine avais-je examiné mon quatrième malade, j'avais franchi le plus rapidement possible les huit kilomètres qui me séparaient des Essarts. Or, pas de chemin de fer, pas de télégraphe, pas de téléphone, et pas encore d'autos dans le pays. Et pourtant, à ma descente de voiture, qu'est-ce que j'apprends de Madame ? La cause de mon retard, les noms des malades supplémentaires visités et de leurs villages respectifs, et c'est la petite Estelle, une fillette de 14 ans, qui, il y a un quart d'heure environ, pendant un sommeil somnambulique, a fait cette stupéfiante révélation. Et, pour qu'on ne puisse soulever aucune objection, pour qu'aucun doute ne puisse subsister, j'ajouterai un détail. En admettant — ce qui n'est pas — qu'on fût venu avertir la veille ou le matin, aux Essarts, que, lors de mon premier voyage à Chauché, tel ou tel de ces malades supplémentaires me ferait appeler, même en admettant cette nouvelle anticipée, je dis qu'elle ne pouvait être apportée, tout au moins pour un de ces trois malades supplémentaires, car quelques minutes avant mon passage dans le bourg de Chauché, la mère du malade en question ignorait qu'elle aurait besoin de mes soins pour son enfant. Cet enfant venait, en effet, de tomber d'une échelle, et de se faire une plaie au genou ; or, c'est seulement quand la mère m'aperçut sortir de chez son voisin qu'elle songea à me faire appeler. Et cependant une demi-heure environ après cette visite, quand j'arrivai dans la cour de la maison, on me citait le nom de la mère et de son village, la révélation en avait été faite par Estelle à Madame, quinze à vingt minutes auparavant, c'est-à-dire presque aussitôt l'accident. Pour avoir pu ainsi prévenir à cette heure, il eût fallu avoir la vitesse d'un avion. Or, Garros et Védrine n'étaient pas encore passés par là.

J'avais donc raison de dire, si toutefois l'on admet ma bonne foi — ce que personne, j'imagine, ne me fera l'injure de contester — j'avais raison de dire que j'apporterais des précisions telles que toute idée de supercherie devait être écartée : elle n'était pas possible.

Ainsi il vous paraîtra, désormais, bien prouvé qu'Estelle avait, à certains moments, la faculté de voir et d'entendre à de très grandes distances. Si, souvent, pour étonner la galerie, d'adroits mystificateurs se prévalent d'un pouvoir qu'ils n'ont pas, il n'en reste pas moins établi — et je viens de le démontrer d'une façon irréfutable — que le phénomène de la vision à distance peut exister chez quelques rares hystériques, en état de somnambulisme.

Mais je m'empresse d'ajouter que ce phénomène doit se produire bien rarement, que les sujets qui sont capables d'y donner lieu sont fort peu nombreux, puisque dans toute ma carrière déjà longue de neurologiste, je n'ai rencontré que deux fillettes qui aient été douées, pendant l'état pathologique, de cette faculté de voir et d'entendre à longue distance. Je ferai ensuite remarquer que ces deux fillettes étaient deux hystériques, et des hystériques dont l'impressionnabilité; la suggestibilité étaient particulièrement remarquables ; c'était, sans conteste, les plus beaux sujets que je n'aie jamais rencontrés, pour leur facilité à recevoir les suggestions et à les objectiver. En sorte que, si l'on voulait me permettre un néologisme, je les considérerais comme des *hyperhystériques*, par rapport aux hystériques ordinaires.

Ainsi ces hyperhystériques se distingueraient des autre hystériques en ce que, contrairement à ces derniers, ils jouiraient de la faculté, pendant leur état somnambulique, de voir et d'entendre à des distances qui nous sont inconnues.

Il ne nous reste plus désormais qu'à étudier par quel mécanisme ce phénomène peut se produire.

Tout d'abord je me permettrai de poser ce principe : en admettant que nous ne puissions, malgré tous nos efforts, parvenir à donner une explication qui satisfasse, nous ne serions cependant pas autorisés pour cela à nier l'existence de ce phénomène, son authenticité ; car si nous ne voulions admettre que ce qui peut être expliqué, je déclarerais bien haut qu'il nous faudrait rayer des sciences physiques bien des choses q ie tous les savants pourtant admettent ; et le médecin devrait rejeter, comme étant simulés, bien des états pathologiques que consignent cependant tous les Manuels ; il devrait nier, en particulier, toutes ces paralysies, contractures hystériques, que l'on crée et que l'on efface à volonté, par simple commandement, car il ne s'est trouvé encore, je crois, personne parmi nos grands Maîtres pour nous indiquer le mécanisme de toutes ces manifestations, les modifications qui s'opèrent dans le cerveau de l'hystérique ; j'irais même plus loin, je déclarerais qu'il nous faudrait nier toute l'hystérie, et dire simplement que ce que l'on considérait comme accidents hystériques n'était qu'accidents simulés ; que l'hystérique mythomane par habitude, par caractère, serait un mythomane même dans ses paralysies, etc., etc., dans tous les phénomèmes considérés, comme phénomènes hystériques.

Il est manifeste, pour moi, que c'est précisément cette difficulté de compréhension, d'explication des accidents hystériques, qui fait qu'on n'arrive pas à s'entendre, ni sur la nature de l'hystérie, ni sur la définition qu'il convient d'en donner. Qu'on me dise, en effet, comment il se peut faire que cet astasique abasique de Vendée, si souvent et si justement cité, ait pu se créer son impotence fonctionnelle totale, en regardant fréquemment une femme, une voisine, clouée sur le lit, pour une affection médullaire ; qu'il ait gardé cette astasie abasie pendant quatre années, malgré tous ses efforts pour guérir, malgré toutes les visites faites à vingt médecins successifs ; et qu'il m'ait suffi d'un simple ordre, d'un commandement impératif, pour supprimer, en quelques secondes, une affection de quatre longues années qui avait résisté à tous les traitements ? Que l'on me dise comment j'ai pu, à ces quatre membres si longtemps inertes, et comme sans vie, donner, par ma parole, cette force et cette vigueur qui leur manquaient ? Nous savons tous, nous médecins, que ces faits sont réels, non simulés ; nous constatons : quant à donner la clef du mystère, nous ne le pouvons pas. Il ne viendra cependant à l'idée de personne de mettre en doute l'existence de ces phénomènes, malgré leur étrangeté et la diffi-

culté de leur explication. Je suis convaincu, toutefois, que la paralysie hystérique n'est acceptée que parce qu'elle est relativement fréquente. Si elle était rare, comme est rare le phénomène de la vision à distance, nul doute qu'on lui ferait le même sort, c'est-à-dire qu'on crierait : à la supercherie, ou, les âmes naïves, incultes, primitives : au miracle.

Il faut donc que nous soyons conséquents avec nous-mêmes : et ne pas nier un fait, simplement parce que nous ne l'expliquons pas, dès lors que nous admettons d'autres faits que nous n'expliquons pas davantage, ainsi que je viens de le démontrer.

Non, Messieurs, il n'est pas raisonnable de tenir ce langage de certains esprits forts : « ce phénomène étrange de vision à distance, je ne « l'ai pas constaté ; d'ailleurs, je ne l'explique « pas, donc il n'est pas ». Que diraient alors nos ancêtres; s'ils revenaient sur cette terre, qu'ils ont quittée il y a 30 ou 40 ans seulement, et que l'on viendrait leur affirmer qu'à des centaines de kilomètres, sans fil intermédiaire, on peut communiquer ensemble, entendre même la voix ? Peut-être eux aussi refuseraient-ils de croire ; et pourtant, il a suffi qu'il naquît un Branly, pour que, grâce à l'expérience de la limaille de fer, et à l'ingénieuse conception des ondes hertziennes, le miracle fût accompli.

Ici, dans le cas qui nous occupe, nous n'avons point la télégraphie sans fil, mais nous sommes en présence de l'hystérie, de cette névrose si étrange, et sur laquelle, malgré tant de recherches, tant de rapports, tant de Congrès, nous sommes si loin de nous entendre que, lors d'un récent Congrès à Lausanne, je n'ai pu, du haut de la chaire du Palais de Rumine, retenir un véritable cri de détresse ; je n'ai pu m'empêcher de clamer, en face des Babinski, des Raymond, des Ballet, que les rapports pourtant si étudiés de Claude et du Professeur Schneyder, loin d'apporter cette éclatante lumière que nous attendions tous, n'avaient fait qu'embrouiller une question déjà trop embrouillée d'avance. Et l'on oserait encore, Messieurs, en face d'une névrose qui nous ménage ainsi chaque jour et à chaque pas des surprises, s'autoriser d'une difficulté de compréhension pour rejeter, nier le phénomène de vision à distance que moi, qui ai vu, je m'accorde à lui attribuer ? On persisterait à soutenir que le sujet hystérique, dont nous savons tous la grande émotivité, la grande impressionnabilité dans des conditions ordinaires, ne pourrait pas, dans des conditions spéciales, dans l'état de somnambulisme, voir sa sensibilité, son impressionnabilité s'exagérer encore, au point que les sens de la vue et de l'ouïe, les nerfs optiques et auditifs pussent recevoir l'impression à des distances considérables, qui nous étonnent ?

Evidemment je n'apporterai là, dans l'interprétation qu'une hypothèse, mais une hypothèse, qui aura du moins le mérite, à mes yeux, d'avoir une base assez sérieuse, puisqu'elle va, nous allons le voir, s'appuyer sur un fait pathologique d'un autre ordre, que je vais me permettre de rappeler en quelques mots.

Un de mes anciens malades, le maire d'une petite commune de Vendée, absorba un jour, par erreur d'un pharmacien, qui paya du reste chèrement son erreur en correctionnelle, deux pilules de strychnine, à 0,05, au lieu de deux pilules de spartéïne que je lui avais ordonnées. Après avoir été quelques jours en danger de mort, il présenta à ce moment, et tant que les nerfs restèrent imprégnés du redoutable poison, ce phénomène curieux et, d'après mes recherches, jamais signalé, de pouvoir lire très aisément les caractères fins d'un livre, tenu à la distance de 6 mètres, et, plus difficilement, quoique correctement, quand le livre était porté à 8 mètres. Il m'entendait également parler presque à voix basse à la famille, alors que je m'étais retiré à 20 ou 25 mètres de son lit.

Pourquoi cet homme, qui, à l'état normal, voyait et entendait aux distances ordinaires, a-t-il vu grandir tout à coup cette distance ?

Parce que, sous l'influence du toxique, les nerfs qui président à la vue et à l'ouïe avaient vu s'accroître, dans de notables proportions, leur impressionnabilité.

Alors, si nous comparons cette impressionnabilité plus excessive encore de notre hystérique, nous ne trouvons donc plus qu'une question de degré. Or, il ne viendra, j'aime à le croire, à l'idée de personne de mettre en doute les constatations faites sur ce dernier malade, constata-

tions que le malade, que l'entourage ont pu contrôler ; du reste je dois avouer sans fausse honte que c'est le malade qui, le premier, s'est aperçu de la propriété qu'il venait d'acquérir de voir et d'entendre aux distances que j'ai signalées tout à l'heure ; c'est lui, le premier, que me l'a fait remarquer.

Admettant ainsi le phénomène dans ce cas particulier, il me semble qu'on est mal venu de refuser de l'admettre dans l'autre, dans celui d'Estelle, alors qu'il ne s'agit plus guère, comme nous venons de le voir, que d'une question de dégré, que d'une variante dans des distances, d'une très grande variante, je consens sans peine à le proclamer.

Quoi qu'il en soit, nous avons pu juger ici quels curieux phénomènes a produits l'excitation par la strychnine de l'arbre cérébrospinal, et en particulier l'excitation des nerfs de la vue et de l'ouïe ; or nous savons, d'autre part, le degré d'excitation, le degré d'impressionnabilité qui se manifeste dans le système nerveux de l'hystérique.

Pourquoi dès lors n'accepterions-nous pas que cette excitation, cette impressionnabilité du système nerveux de l'hystérique, lorsqu'elle est poussée plus loin, chez les hyperhystériques par exemple, donnât lieu à des phénomènes, à des manifestations du même genre, mais agrandies dans des proportions cent fois, mille fois plus fortes ? — Nous arriverions ainsi à nous représenter le phénomène de la vision à distance, de la façon suivante : Au poste éloigné, au *poste transmetteur*, pour employer les termes de la télégraphie sans fil, les actes, les gestes accomplis, les paroles exprimées, déterminant des vibrations de l'éther, qui nous enveloppe, et ces vibrations se continuant sous formes d'ondes, un peu analogues aux ondes hertziennes, jusqu'au *poste récepteur,* représenté ici par l'œil et l'oreille de notre hystérique, par ses nerfs auditifs et optiques, dont nous connaissons tous la très grande sensibilité, au point qu'on pourrait les considérer comme des appareils électriques de la plus grande délicatesse de la plus grande précision ; ne pourrait-on pas alors accepter que, dans certains cas spéciaux, chez les hyperhystériques dont j'ai parlé, leur système nerveux, les nerfs de la vue et de l'ouïe fussent capables ainsi de recevoir l'impression et de percevcir à des distances qui nous sont inconnues à nous, considérés comme normaux, ainsi qu'aux hystériques ordinaires ? Cette explication n'a rien d'impossible, elle me paraît rationnelle, fort acceptable.

Toutefois, comme je l'ai déclaré au début de ma communication, ça n'est toujours qu'une hypothèse, et je n'ai pas la prétention de lui attribuer plus de valeur que ne le comporte toute hypothèse. Mais j'ai le ferme espoir que, dans un avenir peut-être assez proche, le voile qui enveloppe ces faits si mystérieux se déchirera, et qu'à la lumière progressive de la science, la vérité nous apparaîtra dans toute sa limpidité, dans toute sa sublime beauté.

Du reste, quand on voit des savants dont la célébrité est mondiale, comme le Professeur d'Arsonval et l'infortuné Curie, pour ne citer que ceux-là, admettre les phénomènes de vision à distance et ne pas désespérer, ont-ils osé dire, de parvenir à en démêler les causes, il nous est bien permis à nous, modestes chercheurs, de garder cet espoir.

En présence de ces célébrités scientifiques, tous ces esprits forts, dont j'ai parlé, sont bien mal venus de contester ces faits et de rire, peut-être, de ceux qui, d'après eux, ont la naïveté d'y croire. Quant à moi, je m'honore d'être en si bonne compagnie et puis me permettre, à mon tour, de rire de leur stupide et inconscient orgueil.

LES FAITS DU JOUR

Une famille de sorciers

Combien étrange nous apparaît cette famille de Bayonne, la famille Castaings dont les divers membres prétendent posséder, de père en fils, le secret des maléfices de la sorcellerie.

Les hommes exercent la profession de « hongreurs de chevaux » dans les marchés de la région et ce métier très spécial semble révéler quelque obscure ascendance bohémienne.

Voici les faits qui ont attiré l'attention sur eux. Le médecin de l'état civil de Bayonne était appelé der-

nièrement à constater le décès du fils Remy Castaings, âgé de 26 ans ; il trouva le corps attaché et ligoté sur un lit, et présentant des traces certaines de violences. Interrogés, les autres membres de la famille déclarèrent que Remy avait été pris de troubles cérébraux, mais qu'avant de le faire conduire dans une maison d'aliénés, ils avaient dû conjurer les sorts que celui-ci avait jetés en divers lieux. Comme il était en état de folie furieuse, ils avaient dû entreprendre une lutte féroce avec lui pour l'attacher au lit et l'y mettre en croix.

Les efforts du patient pour se dégager avaient duré trois jours pendant lesquels un autre fils Castaings, doué du pouvoir de conjurer les sorts, s'était employé à rechercher et à dissiper ceux-ci. Le troisième jour, une partie des sorts étaient conjurés, mais Remy Castaings ne vivait plus. Tous les voisins et le curé lui-même avaient été écartés de la maison, au cours de ces journées tragiques.

Quand le Parquet se transporta sur les lieux et qu'il interrogea ces inconscients, voici les étranges réponses qui lui furent faites.

— Nous avons dû le crucifier, dit la mère.

— Il avait des visions, dit le frère ; il voyait venir les mauvais temps et l'orage.

Après le départ des magistrats, les pratiques reprirent de plus belle. Un chat et un chien, dont l'influence paraissait mauvaise, furent brûlés vifs ; le feu fut mis à une voiture de paille. Enfin Henri Castaings, le conjureur de sorts, frère du défunt, fut à son tour la proie d'une crise de démence et dut être conduit à l'hôpital.

N'est-ce pas là le chapitre tristement émouvant de quelque roman réaliste ?

*

Réflexions sur un procès

Comme il était à prévoir, les polémiques violentes suscitées autour du livre de Mme Bisson se dénoueront devant le tribunal civil, où MM. Chevreuil et Delanne ont assigné Mlle Barklay et MM. Durville, de *Psychic Magazine*, ainsi que le directeur et un rédacteur des *Nouveaux Horizons de la Science*.

Ces derniers annoncent par la voie de la presse que c'est le procès des « matérialisations » qui va s'engager et que le tribunal connaîtra tous les procédés frauduleux employés par les faux médiums. En ceci, je crois qu'ils se leurrent. Mme Bisson, qui sera pleinement approuvée, ne suivra pas ses adversaires sur le terrain où ils voudraient bien l'amener, et d'autre part, il est à présumer que les juges se préoccupent peu de savoir comment procèdent tous les faux médiums de la création. Les défendeurs seront invités à « passer au déluge » et à en venir « au fait » et s'il est reconnu qu'ils ont abusé de leur droit de critique, ils seront condamnés.

Quelle que soit l'issue de ce procès, il ne prouvera rien contre les expériences de Mme Bisson, et il ne fera pas avancer la question d'un pas.

Il est certain — nous le savons d'avance — que le tribunal restera sceptique, que le public s'amusera beaucoup et que la presse ne manquera pas de faire étalage d'ironie. Les détracteurs de Mme Bisson trouveront là des succès faciles et qui ne prouveront rien, car les études psychiques en général furent de tout temps ridiculisées par les esprits forts, ces esprits forts qui ne savent percevoir le formidable mystère dont nous sommes entourés, les mêmes qui jadis ont condamné Galilée et qui paraissent croire que nous sommes arrivés aux extrêmes limites de la connaissance.

Mme Bisson a le temps pour elle. Si — comme c'est probable — ses études sont reprises, continuées et sanctionnées par la science, elle aura le mérite d'avoir posé l'une des pierres fondamentales de l'édifice futur, et nous souhaitons la même gloire à Mlle Barklay et consorts.

*

Les soirées de M. Fernand Hauser

M. Fernand Hauser, rédacteur au *Journal*, est perplexe. Il n'avait jamais assisté à des phénomènes spirites ; il n'y croyait pas et voilà que chez un spirite notoire et riche, qu'il ne nomme pas, il a vu de ses propres yeux des faits déconcertants. Il est perplexe, car il croit à la bonne foi de ses six compagnons ; il n'y a que le médium dont il ne soit pas tout à fait sûr. Au reste, voici son récit :

« Nous sommes six, et mes compagnons chantent une douce mélopée ; il s'agit de rendre le milieu favorable, de créer une atmosphère de sympathie, et tout ici : musique, chants, parfums, y concourt...

Dans son petit isoloir, le médium s'est endormi ; et nous, les yeux écarquillés, nous nous efforçons de démêler dans le noir, car toutes lumières sont éteintes, l'arrivée de quelque entité.

Au début de la séance, notre hôte a jeté sur le sol deux écrans enduits d'une matière phosphorescente, à l'aide desquels les entités s'éclaireront.

Et voici que, soudain, l'un de ces écrans se soulève, se dresse perpendiculairement devant nous ; je le vois se balancer, lumineux, à la hauteur de mes yeux ; et puis, cet écran se place dans la position horizontale et, au-dessus de lui, verdâtre, m'apparaît la tête d'un Hin-

dou aux yeux clos et à la tête ceinte d'un turban.

Et voici que cet Hindou parle ; il prononce des monosyllables que je ne comprends pas, il ouvre les yeux et me dévisage ; je le dévisage aussi : il ressemble aux fakirs des images, mais ce n'est pas une image. Je vois, en effet, sa tête s'agiter, se tourner à droite, à gauche, ; c'est une tête qui vit. Elle est même, pour une tête d'entité, peut-être trop vivante, et j'en suis effaré.

L'apparition, après avoir fait le tour de l'assemblée, disparaît ; l'écran tombe à terre lourdement, nous revoici dans le noir. Alors, de l'ombre, des voix s'élèvent : c'est une sœur, née, paraît-il, à Vintimille, qui apporte à mes compagnons des nouvelles de leurs parents morts. Cette sœur, appelée Cerise, a une voix douce, avec un arrière accent étranger, non italien, mais anglais et notre médium est Anglais, lui aussi. Une autre sœur, nommée Amy, se mêle à la conversation, ainsi qu'un clown, nommé Joë, qui s'exprime en anglais des faubourgs de Londres. Parfois tous ces gens parlent en même temps ; ils ne disent rien de très intéressant. Comme on m'a présenté au médium en lui disant que je suis professeur, ils m'appellent le professeur, ce dont je suis flatté ; je préférerais cependant les voir deviner qui je suis et ce que je fais, mais cette satisfaction ne m'est pas donnée.

L'écran a bougé et, comme tout à l'heure, il sert à éclairer un fantôme ; mais, cette fois, ce fantôme est celui d'une femme : c'est sœur Cerise qui est devant moi et qui me sourit ; il me semble qu'elle a un visage bien enfariné ; elle lève un bras qui m'apparaît très maigre sous un voile et je me demande avec inquiétude dans quelle boutique céleste ces entités se fournissent de voiles, de robes et de turbans...

Etais-je convaincu ? Mon Dieu, j'ai la certitude ou presque qu'aucun de mes cinq compagnons ne frauda, car nous étions auprès les uns des autres, nous surveillant ; la pianiste ne put pas frauder davantage, car elle ne cessa de taper sur son piano... Reste le médium. Est-il ventriloque ? Et joint-il à ce talent celui de Frégoli ? Mes compagnons m'assurent que non ; et moi, cependant, je ne peux m'expliquer que des apparitions de l'invisible se manifestent aussi matérielles, aussi agissantes, aussi vivantes, en un mot...

— C'est trop beau, ai-je dit à mes hôtes, c'est trop beau pour être vrai...

FERNAND HAUSER.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro les « Echos du Merveilleux » et la fin de la « Légende de Sœur Béatrix ».

Mlle Hélène Smith

et son tableau de la Fille de Jaïrus(1)

L'œuvre picturale d'Hélène Smith, le merveilleux médium longtemps étudié par le professeur Flournoy, a déjà fait couler bien des flots d'encre. On a discuté âprement la question de savoir si cette série de portraits du Christ, de la Vierge, de Judas, etc..., était due, comme le croit leur auteur, à une inspiration divine, ou suivant l'opinion spirite, à quelque désincarné, ou encore s'il ne s'agissait pas d'une colossale mystification.

Cette dernière hypothèse ne résiste pas à l'examen.

Mais ce n'est pas tout.

Quand, au mois de juillet 1913, le tableau de Judas commença, Hélène Smith eut l'heureuse idée de photographier la toile après chaque séance afin d'avoir ensuite, par les clichés successifs, l'histoire entière de son tableau. Comme celui-ci touchait à sa fin, on était au 7 novembre, Mlle Smith s'aperçut avec chagrin que les deux derniers clichés tirés avaient été victimes d'un accident de manipulation, et qu'ainsi la collection ne serait pas complète. Or, le jour suivant, au cours de la séance, il se passa ce fait inattendu et dont la découverte stupéfia l'auteur tout le premier : au lieu de peindre, Mlle Smith se mit à effacer le travail des dernières séances. Les jours qui suivirent, même chose, le 17 novembre, le tableau était redevenu tel que le montrait le dernier cliché réussi ; la barbe, la moustache, les larmes, une corde que Judas portait sur la tête, tout avait disparu, effacé en quelques jours par Hélène Smith (toujours en état d'inconscience absolue, bien entendu)... et le tableau reprit son cours pour se terminer en décembre. Cette fois, la série des clichés était au complet.

Ce phénomène de régression s'explique d'ailleurs — selon nous — sans hypothèse supranormale par la violence de la déception d'Hélène Smith à la vue de ses clichés inutilisables, déception qui a fait naître en elle le désir également violent de remédier à l'accident et, par suite, l'a déterminée à effacer dans son état second, sans que cette idée l'effleure même consciemment, une partie du tableau pour la recommencer ensuite. Un fait analogue — infiniment moins compréhensible, celui-là, et capable, s'il pouvait être vérifié authentique, d'ébranler certaines de nos notions les plus solides — se produisit pendant l'exécution du dernier portrait.

---

(1) Extrait de *L'Express de Genève*, du samedi 16 mai 1914.

Commencé le 4 avril de cette année, ce portrait représentait la fille de Jaïrus, un personnage du Nouveau-Testament. Ainsi qu'elle l'avait fait pour Judas, Mlle Smith prit un cliché après chaque séance. Les yeux, puis le crâne, puis la tête entière apparurent tour à tour. Puis vint le buste. A ce moment, Hélène Smith constata que le dernier cliché de la tête était endommagé, taché, hors d'usage. Cette pensée, nous dit-elle, la poursuivit toute la journée. Or, le lendemain, en pénétrant dans la chambre où était le tableau, il lui sembla, à son grand étonnement, que les brouillards lumineux qu'elle apercevait comme de coutume au moment des séances prenaient, aux alentours du tableau, une forme définie, qu'au lieu de flotter dans toute la chambre, informes et mouvants, ils masquaient exactement le buste, laissant visible la tête seule.

... L'appareil était là, chargé. Aussitôt, Mlle Smith prit un cliché développé, on ne vit que la tête, alors qu'au moment de la photographie le buste existait indéniablement sur la toile. On conçoit la satisfaction d'Hélène Smith : d'abord, le cliché détruit était miraculeusement remplacé, et surtout était démontrée — pour elle — l'existence réelle, objective, de ces brumes lumineuses qu'elle appelle ses « fluides » et qui lui apparaissent depuis que son œuvre a commencé, emplissant la chambre de leur masse flottante, irisée parfois, toujours baignée d'une lumière indécise. Jusqu'alors, personne n'ajoutait foi à la réalité de ces fluides, tout le monde y voyait une hallucination du sujet, une vision purement subjective explicable par le trouble nerveux qui s'empare d'Hélène Smith au moment de perdre conscience pour peindre. Elle-même avait fini par se convaincre que ses fluides étaient « dans ses yeux ». L'incident — tout à fait imprévu — du buste voilé remit tout en question.

Dès lors, Mlle Smith se décida de tenter une expérience dont on voit toute l'importance : essayer de prouver, en les photographiant dans des conditions de contrôle aussi rigoureuses que possible, l'objectivité de ces brouillards fluidiques.

Nous parlerons, dans un prochain article, de l'expérience et de son résultat. M. D.

Nous prions les abonnés dont l'abonnement est expiré de vouloir bien adresser de suite le montant du renouvellement en un mandat ou bon de poste à M. l'Administrateur de l'ECHO DU MERVEILLEUX, 15, rue de Verneuil, afin de ne subir aucun retard dans le service de la Revue.

Un cadavre retrouvé

grâce à une voyante

Paris, lui aussi, a sa somnambule, digne émule de cette Mme Camille, de Nancy, qui fit retrouver — on s'en souvient — le corps de Cadiou.

Notre voyante parisienne se nomme Mme Morel. C'est une personne jeune, douce, timide, très sympathique. Elle ne pose nullement, ne tire aucune gloire de sa lucidité, et paraît redouter la publicité faite autour de son nom.

— Surtout, ne me nommez pas ! me recommanda-t-elle, la première fois que je la vis.

Depuis, elle a été forcée de revenir sur cette décision ; le dernier numéro des *Annales des Sciences psychiques* n'a-t-il pas raconté, sous la signature du docteur Osty — auteur de *Lucidité et Intuition* — comment Mme Morel fit retrouver le cadavre d'un homme, disparu depuis plusieurs semaines.

Ce fait, si remarquable, mérite d'être rapporté :

« Un vieillard de 82 ans, M. Etienne Lerasle, demeurant chez son fils, à Cours-les Barres (Cher), avait quitté le 2 mars, à midi et demi, le domicile de celui-ci, pour faire sa promenade quotidienne. Comme la nuit approchait et qu'il n'était pas de retour, ce qui jamais encore ne s'était produit, les membres de la famille, inquiets, aidés de leurs voisins, le cherchèrent de tous côtés, l'appelèrent longuement, mais vainement.

Chacun des jours suivants, les gens du village fouillèrent la région, avec d'autant plus d'activité qu'ils pouvaient supposer le vieillard simplement égaré ou malade, mais encore vivant. Le dimanche 8 mars, à la demande du maire de Cours-les-Barres, 80 hommes explorèrent méthodiquement la forêt et les terres environnantes, sans plus de succès. Plusieurs jours encore, on fouilla étangs et pièces d'eau. Tout fut inutile.

Ce fut le 18 mars que, découragé, le propriétaire du château du Lieu, M. Louis Mirault, demanda au docteur Osty le secours d'une voyante. Il remit à l'expérimentateur un foulard ayant été porté par le disparu.

Le 23 mars, — c'est-à-dire 21 jours après la disparition, — le docteur Osty endormait Mme Morel, avec laquelle il avait expérimenté précédemment, et lui ayant remis le foulard, lui dit :

— Voyez, au sujet de la personne à qui appartient cet objet.

(La voyante ne connaissait nullement le disparu, et n'était jamais allée dans le Cher).

Mme Morel fit tout d'abord la description des per-

sonnes ayant touché le foulard, puis elle en arriva au vieillard :

... Je vois un homme étendu, les yeux clos..., comme quelqu'un qui dort, mais ne respire plus... C'est quelqu'un qui est mort..., il n'est pas étendu dans un lit, mais sur le sol..., un sol humide, très mouillé..., terrain plat, inculte..., il y a de l'eau pas très loin..., un gros arbre..., quelque chose d'énorme tout près..., quelque chose de très touffu, un bois...

— Suivez cet homme le jour où il est venu là, et voyez le chemin parcouru.

... Je vois une maison de campagne..., il la quitte..., il marche..., c'est un homme malade, respirant avec difficulté..., il marche... et son cerveau n'est pas net..., la tête est malade..., il s'écarte du chemin... s'enfonce dans un taillis, un bois..., il voit beaucoup d'eau à côté de lui..., il semble sur un sol très mouillé..., puis après quelque temps, il ne respire plus..., de la maison quittée, à l'endroit où gît le corps, il n'y a pas très loin..., il faut suivre le chemin partant de la maison et aller jusqu'où il y a de l'eau..., de cette maison, il y a deux directions à prendre, un chemin qui monte et l'autre qui descend, où il y a de l'eau..., c'est ce dernier chemin qu'a pris l'homme.

— Décrivez l'endroit où il gît, et donnez des repères permettant de reconnaître cet endroit.

« *... dans cet endroit, je vois comme des blocs de pierres... de très gros arbres... et de l'eau... le cadavre est apparent... il gît sur un sol mouillé... je le vois chauve, nez très long... au-dessus des oreilles, un peu de cheveux blancs, et aussi derrière la tête..., vêtu d'un vêtement long..., chemise molle... mains refermées... je vois un doigt comme blessé, abîmé... très âgé, figure ridée... lèvres pendantes..., front très lisse, très haut, très découvert..., il est étendu sur le côté droit, une jambe repliée...* »

— Pourquoi est-il tombé là ?

« *... il y est tombé parce qu'il l'a voulu..., idées pas nettes... il a voulu fuir sa maison, en raison d'idées de cerveau malade... l'idée de mourir lui est venue... il veut absolument mourir, et c'est volontairement qu'il tombe sur le sol peu mouillé alors, mais beaucoup mouillé depuis, après beaucoup de pluie...* »

La voyante avait épuisé ce qu'elle pouvait donner d'indications dans une première séance.

Ces renseignements, transmis immédiatement, provoquèrent un grand étonnement dans l'entourage du disparu tant était exacte la description de l'homme, mais ils ne furent d'aucun secours. On ne connaissait pas de rochers. La propriété possédait plusieurs pièces d'eau qui avaient été sondées, et dont les abords avaient été minutieusement explorés. On fit de nouvelles recherches. Puis on s'arrêta, sans résultats.

Le docteur Osty confia alors la suite de l'expérience à son beau-frère M. Lucien Galloy, ingénieur-directeur de l'usine des Produits pyroligneux de la Guerche, alors de passage à Paris.

La deuxième séance eut lieu le 30 mars. Voici textuellement ce qu'elle donna :

— *... Je vois un homme âgé, figure abîmée, très abîmée, défaite, noirâtre... il est couché, étendu sur le côté droit, une jambe repliée... mort... il est étendu dans un taillis, un bois épais... autour de lui, je vois une grosse pierre, comme un tout petit rocher... et un peu plus loin sont d'autres pierres...*

— Voyez le chemin parcouru par cet homme, depuis qu'il a quitté sa demeure pour la dernière fois.

— *... Je vois de gros bâtiments, plusieurs maisons... il y a une large avenue vers ces maisons... l'homme part du côté de ces maisons... il prend à droite un petit sentier qui descend... il marche... arrive près d'une pièce d'eau... suit tout droit... passe devant d'autres bâtiments... tourne légèrement à gauche... tout droit, il aperçoit beaucoup d'arbres, des taillis... et du chemin où il marche, on voit l'immensité, on domine loin... il va près d'une maison plus petite... là il y a une barrière... et une étoile formée par trois chemins distincts... il prend franchement à gauche, suit ce chemin de gauche et s'enfonce dans le bois en suivant un petit sentier, qui prend le plus près des petites maisons...*

... Sur ce chemin de gauche qu'il a pris, est une sorte de cabane dans laquelle sont des outils... et, à côté d'elle, il y a un tas de bois coupé et empilé... cette cabane est plutôt une maisonnette, une ancienne habitation de garde... entre elle et la maison située à l'étoile, il y a un espace nu... l'homme a pris tout près de là un petit sentier, en quittant le chemin... c'est un homme âgé, figure intelligente, ridée... touffes de cheveux blancs sur les côtés, lèvres pendantes... il n'a pas fait beaucoup de chemin dans le bois... il se sent malade, se couche, dort... et meurt...

... D'où il est, on ne voit pas la cabane, des arbres la dissimulent... il faut se mettre sur le chemin pour la voir... on retrouvera tout prochainement le cadavre...

Cette seconde séance confirmait les repères du lieu où gisait le corps. De plus, elle établissait avec une netteté étonnante la direction prise par l'homme pour

s'engager dans la forêt, mais seulement jusqu'à l'endroit où il quittait le chemin pour prendre le sentier. Après, il pouvait y avoir confusion. D'ailleurs, le fils du disparu s'opposait formellement à accepter l'itinéraire décrit par la voyante, parce que, disait-il, toute la journée du 2 mars il avait travaillé près de la maison du carrefour, et que son père n'aurait pu passer sans qu'il le vît.



LA MAISON DE M. LERASLE

(La flèche indique la direction suivie par le vieillard en sortant de chez lui. — A droite, un bâtiment du château du Lieu.)

« *Je vois des gros bâtiments, plusieurs maisons... l'homme prend d'un côté de ces maisons... il prend à droite un petit sentier qui descend...* »

Une troisième séance eut lieu le 6 avril, et ce fut encore M. Lucien Galloy qui s'en chargea.

Voici ce qu'il obtint :

... *Je vois un homme de taille ordinaire, cheveux blancs... plutôt chauve, figure allongée... nez long... bouche édentée... lèvres pendantes... mort... couché sur le côté droit... figure noirâtre, une jambe repliée... il est comme mouillé... il a de l'eau gluante sur son visage... il n'est pas dans l'eau, mais il y a de l'eau tout près, beaucoup d'eau en circonférence... beaucoup d'arbres, comme un bois taillis... et une grosse pierre ressemblant à un rocher près de lui... de gros arbres... il a une chemise de flanelle à deux teintes, col rabattu... on le voit très bien... il est comme entouré du taillis...*

— Voyez exactement le chemin parcouru par cet homme, le jour qu'il a quitté sa maison.

— ... *Il quitte de grands bâtiments... longe le côté de ces bâtiments... va dans la direction d'autres bâtiments... il arrive au carrefour de trois chemins en face duquel est une maison... il dépasse une barrière... il hésite... il a une vieille canne de bois... il tape le sol avec... ses idées sont brouillées... il va à droite dans un chemin qui descend... il hésite... revient au croisement des chemins en s'appuyant sur son bâton... il prend alors le chemin de gauche...*



LE LIEU OU GISAIT LE CORPS

+ Place où gisait le corps dont on voit le chapeau.

« ... *terrain plat... en plein taillis... il est comme contouré du taillis...* »

(L'espace que l'on voit venait d'être dégarni de ses arbustes pour l'enlèvement du cadavre. C'était auparavant un fourré comme ce qu'on aperçoit au delà.)

il marche sur le côté droit de ce chemin, tenant dans ses mains le bâton et un mouchoir à carreaux... passe près d'une palissade... et aussitôt rentre dans le bois à gauche par un sentier un peu fait et légèrement apparent, de plain-pied... il rentre dans ce sentier avec l'intention de se dissimuler...

... *D'où le corps est, on ne voit pas la maison et la cabane... il faut revenir sur le chemin pour les apercevoir... il n'a pas été loin dans le bois... près de l'endroit où il est, le terrain descend un peu...*

Cette fois, les recherches étaient nettement circonscrites, et si les renseignements de la voyante étaient véridiques, la découverte du corps ne pouvait présenter de grande difficulté.

M. Mirault donna ordre à cinq hommes de faire les recherches nécessaires, et bientôt ceux-ci apercevaient, *non loin d'un rocher*, et *tout près de l'eau*, en plein taillis, le cadavre, bien en évidence, que tout le village cherchait en vain depuis plus d'un mois.

Ce fut alors un véritable pèlerinage. Tous ceux qui le pouvaient, et qui avaient été tenus au courant des révélations successives de la voyante voulaient aller vérifier si celle-ci avait vraiment dit juste. Les visites eurent lieu le 7 avril, jusqu'à la nuit et aussi une partie du lendemain, car pour emporter le corps on dut pratiquer un chemin.

M. l'abbé Housseau, curé de Cours-les-Barres, qui connut les révélations de Mme Morel, publia, dans le *Bulletin paroissial* du diocèse, un très intéressant article sur ce sujet. »

Mme Morel ne voit que plongée dans l'hypnose. Jamais elle n'eut de rêve prémonitoire précis, de phénomène télépathique, de vision à l'état de veille.

Elle ne s'est jamais occupée de psychisme et ignore tout du spiritisme.

Toute jeune, elle était somnambule. Sa santé était mauvaise, sa sensibilité exagérée. Les médecins la soignèrent en vain. Un d'entre eux eut l'idée de l'endormir ; le sujet se révéla très lucide. Le remède était trouvé ; la jeune fille recouvra la santé. Depuis douze ans, Mme Morel *voit*.

Les faits de voyance remarquables sont nombreux. L'un d'entre eux remonte au 16 février dernier. Par l'intermédiaire de M. le comte de Beauregard, la somnambule fit encore retrouver le corps d'un homme qui s'était jeté à l'eau.

Mme Morel m'avait promis de m'envoyer les renseignements recueillis par M. de Beauregard lui-même. La grève des postiers m'a empêchée de les recevoir à temps. Ce sera pour le prochain numéro. D'ailleurs, j'ai l'intention de charger l'intéressante somnambule de retrouver quelqu'un de ma famille, disparu depuis sept ans.

Je tiendrai les lecteurs au courant.

Mme Louis Maurecy.

Cas authentiques de lévitation,
clairvoyance
et prémonition à forme spiritoïde

Pendant le mois d'août 1912, nous trouvant avec quelques amis à D..., plage tonkinoise, nous eûmes l'idée, par curiosité et pour nous distraire, de faire quelques séances de tables tournantes.

Nous étions tous assez novices en ces matières et n'avions jamais pris part à des expériences de ce genre, sauf M. et Mme D... qui avaient dans leur parenté une jeune fille excellent médium, et qui avaient été témoins de manifestations fort curieuses.

Nous avons obtenu, dès le début, à la première séance, des raps, sinon très forts, du moins très nets, et ce résultat, assez surprenant pour nous, nous encouragea à continuer nos expériences. Nous nous sommes servis, pour ce premier essai, d'un petit guéridon chinois en bois de fer assez lourd, à *dessus* de marbre, et les coups obtenus nous ont paru être frappés *sous* le plateau ou plutôt *dans le bois*.

Dans la suite, les entités ou personnifications dirigeant nos séances et qui ont presque toujours été les mêmes pendant la durée de nos expériences (deux de nos amis coloniaux morts depuis quelques années et qui nous connaissaient tous), ont toujours répondu à nos demandes par des raps, quelquefois assez forts pour être entendus par des personnes se tenant à quelques mètres de la table, et ne prenant pas une part active aux séances.

Nous avons fait fabriquer pour nos séances une table ronde en bois blanc assez lourd dont le plateau avait 60 centimètres de diamètre et 2 centimètres et demi d'épaisseur à peu près. Nous étions sept personnes prenant part aux séances qui se sont poursuivies assez régulièrement pendant trois mois à peu près.

Nous avons obtenu progressivement des manifestations diverses qui nous étaient annoncées ou plutôt promises par nos entités dirigeantes.

Raps, frôlements, plusieurs lévitations très nettes et, chose plus curieuse, deux contre-lévitations ; gros grelot de bicyclette attaché sous les pieds du guéridon sonnant le nombre de coups demandés et accompagnant *en mesure* le chant d'une des assistantes, tambourin attaché au pied du guéridon, sous le plateau, et sur lequel des coups très nets sont frappés, suivant aussi un morceau chanté et même une seule fois, un coup assez violent frappé, à sa demande, sur le pied d'un des assistants. Tel est le résultat de nos séances.

Par la suite, notre cercle s'est disloqué, et les séances reprises à des intervalles irréguliers n'ont pas donné de résultats intéressants.

Les deux contre-lévitations dont il est parlé plus haut ont été obtenues après des lévitations.

Une première fois, après une lévitation bien réussie, la table soulevée de terre à 15 ou 20 centimètres, nous avons demandé à faire l'expérience contraire, c'est-à-dire que la table soit retenue, maintenue au sol, pendant que nous essaierions de soulever le plateau.

C'est ce qui fut fait. Nous avons fort bien senti une résistance et que la table adhérait au sol ; mais nos

forces respectives étaient mal réparties et le guéridon bascula.

Pour le deuxième essai, à la séance suivante, de meilleures dispositions furent prises pour équilibrer les forces des opérateurs autour du guéridon et l'expérience réussit parfaitement. Elle réussit bien, la table tenait avec une telle force au sol que le plateau sous l'effort fait pour le soulever fut à peu près arraché du pied. Nous étions sept assistants dont cinq hommes.

Le sol de la pièce où nous trouvions était recouvert d'un carrelage, ce qui rendait difficile, je crois, un truquage quelconque.

Je puis d'ailleurs répondre de la parfaite bonne foi de tous les assistants.

Comme nous opérions pour notre bon plaisir, notre satisfaction personnelle, je ne vois pas l'intérêt que nous aurions eu à nous bluffer mutuellement. Le contrôle était d'ailleurs facile par nous-même, car nous opérions dans une grande pièce l'été, après dîner, avec les fenêtres et les volets ouverts, et les nuits sont assez claires, assez limpides pour que nous ayons toujours été très suffisamment éclairés.

Pendant les mois qui ont suivi, nous ne nous sommes réunis pour des séances que très rarement, notre groupe se trouvant diminué de deux personnes.

Nous n'avons plus obtenu de raps et les communications ont été faites au moyen de coups frappés par les pieds du guéridon. Une de ces communications a pourtant été assez intéressante.

Les paquebots qui font la ligne annexe de la côte d'Annam, montant de Saïgon à Haïphong, quittent en général Tourane le dimanche pour arriver trente heures plus tard à Haïphong.

L'un de ces bateaux, le *Columbo*, parti de Tourane au jour accoutumé, n'était pas arrivé à Haïphong à l'heure habituelle.

Le retard avait été d'abord attribué à l'état de la mer, souvent mauvaise à cette époque de l'année (octobre) et dans ces parages.

Le retard augmentant, l'inquiétude fut grande, et dans la ville on parlait partout de l'événement et on examinait toutes les hypothèses susceptibles de l'expliquer et elles ne manquaient pas. Du *Columbo*, attendu le lundi soir ou le mardi matin, on n'avait aucune nouvelle le jeudi. Le soir de ce même jour, avec trois amis, M. et Mme D. et M. C., habitués de nos séances de spiritisme, nous décidons de demander à la table, de nous renseigner sur l'événement qui passionne la ville.

Pendant plus d'une demi-heure, nous n'obtenons rien, ou seulement des phrases incohérentes.

Comme fatigués, nous allions lever la séance, le guéridon se mit à frapper des coups très nets, et une entité qui nous donna son nom déclara qu'elle pouvait donner à M. H... (l'un des assistants et administrateur, maire de la ville) des renseignements sur le *Columbo*.

M. C... inscrivit les demandes et les réponses dont voici à peu près le texte :

D. — Pouvez-vous donner des nouvelles exactes du Colombo ?

R. — Oui.
D. — A-t-il coulé ?
R. — Non.
D. — Est-il en perdition ?
R. — Oui.
D. — Par suite d'accident de machines ?
R. — Non.
D. — Du mauvais temps ?
R. — Oui.
D. — A-t il été jeté à la côte ?
R. — Oui, échoué.
D. — Sur la côte d'Annam ?
R. — Non.
D. — Près d'une île ?
R. — Oui.
D. — L'île d'Haïnam ?
R. — Non.
D. — Une île proche de la côte d'Annam ?
R. — Oui.
D. — Pouvez-vous en donner le nom ?
R. — Oui. (Ici un nom incompréhensible.)
D. — Les passagers et l'équipage sont-ils en danger ?
R. — Oui.
D. — Immédiat.
R. — Non.
D. — Souffrent-ils ?
R. — Oui, de la faim.
D. — Sont-ils tous à bord ?
R. — Non.
D. — Combien manquent ?
R. — Sept.
D. — Où sont-ils ?
R. — Dans une chaloupe.
D. — Le *Columbo* reviendra-t-il à Haïphong ?
R. — Non.
D. — Aura-on bientôt de ses nouvelles ?
R. — Oui.
D. — Quand ?
R. — Demain soir.
D. — Par un bateau ?
R. — Non.
D. — Par dépêche ?
R. — Oui.
D. — De Saïgon ?
R. — Non.
D. — De Hong-Kong ?
R. — Oui.

Après, les réponses devinrent confuses et nous nous arrêtâmes. Ceci se passait le jeudi soir. On n'eut aucune nouvelle du *Columbo* dans la matinée et la journée du vendredi.

Je donnai dans l'après-midi, à quelques personnes,

les renseignements que nous avions reçus de notre table. On me plaisanta un peu et moi-même n'y attachai pas grande importance,

Or, le vendredi soir, vers 10 h. 1/2, M. H... recevait une dépêche officielle de Hong-Kong, mais venant de Saïgon (nous avons su depuis que le câble Saïgon-Haïphong avait été coupé par le mauvais temps et que la dépêche avait dû passer par la voie Saïgon-Hong-Kong-Haïphong) annonçant que le *Columbo* était en *perdition échoué* à l'île du Tigre, à une dizaine de milles de la côte d'Annam et du poste de Quang-Tri, que les passagers et l'équipage étaient saufs, qu'ils souffraient du manque de provisions et que deux officiers et cinq hommes de l'équipage avaient pu gagner avec une chaloupe du bord le poste de Quang-Tri pour demander un secours et ravitailler le bord.

Les principales prédictions de la table se sont donc trouvées réalisées avec une parfaite exactitude et si coïncidences il y a, elles sont assez surprenantes.

X...

PSYCHOMÉTRIE ?

Si cette histoire est un peu triste, et je m'en excuse, elle est authentique en tous ses détails. Je pourrais même citer des noms, et comme on dit dans le monde des affaires, donner des références, car plusieurs acteurs de la scène vivent encore.

Les autres dorment bien loin d'ici, sous de petits tumulus de pierres, à moins que les hyènes et les chacals du Soudan n'aient depuis longtemps dispersé leurs restes, ce qui est infiniment probable... Quand je vous le disais que mon histoire n'était pas gaie...

Aussi bien en cette année 189..., malgré mes vingt-deux ans et des débuts faciles dans la carrière par moi choisie, mon esprit n'inclinait guère vers les drôleries de la vie. Depuis huit mois, nous courrions après l'insaisissable Samory, le terrible « almamy » des Sofas. Ils étaient invisibles, ces éternels fuyards, mais nous retrouvions derrière eux les campements encore fumants, les villages rasés et les cadavres mutilés encore tout chauds et frémissant des dernières convulsions.

Et la poursuite se perpétuait, ardente, passionnée, implacable. Plus de sieste malgré les 45 degrés de chaleur et les marches forcées dans les sables torrides. Plus de cheval, presque ; le colonel commandant la colonne ayant appris que les cavaliers de Samory tiraient leurs montures par la bride pour les ménager, nous obligeait à les imiter.

Quant à la nourriture, ceux qui le pouvaient, grâce à la vaillance de leur estomac, mangeaient les gigots et les côtelettes des misérables moutons sans laine dont on poussait le troupeau depuis huit mois au flanc de la colonne Les autres, et j'étais de ces derniers, se contentaient de la poignée de riz cuit à l'eau et du biscuit de mer trempé dans du café.

A ce régime, je m'anémiai au point de ne pouvoir rester debout pendant cinq minutes. Je devins un sujet d'inquiétude pour le commandement, si bien qu'un matin le colonel chef de la colonne me donna l'ordre d'embarquer sur une pirogue et de redescendre le cours du Milau, affluent du Niger, jusqu'à Kan-Kau, poste où les soins ne me feraient pas défaut.

— Vous nous gênez, mon ami, m'expliqua le colonel. Je m'attends à chaque instant à ce qu'on vienne m'annoncer votre... oui, enfin, vous comprenez? Votre camarade, le vétérinaire, a voulu s'entêter à se faire remorquer à notre suite et nous l'avons déposé la semaine dernière dans un trou où il ne restera certainement pas. Vous n'avez pas envie de faire comme lui ? Bien, alors, adieu, nous partons dans dix minutes, tâchez de vous rétablir.

Et c'est ainsi que je fus ramené, presque de force, au poste de Kan-Kau, ayant pour toute escorte un palefrenier et un auxiliaire indigène qui avait la prétention d'être cuisinier.

***

J'ai peut-être insisté plus qu'il ne convenait sur ces détails quelque peu étrangers à mon récit. Ils ne sont pas inutiles cependant, car par eux, le lecteur est à même de se faire une idée assez exacte de l'état d'esprit dans lequel nous nous trouvions tous, et moi plus particulièrement.

A cette époque déjà lointaine, Kan-Kau n'était qu'une agglomération de huttes indigènes, entourée d'une forte palissade qui en constituait la défense. Les Sofas de Samory, ou du moins quelques bandes de ses partisans, ne se gênaient pas pour faire de hardies incursions jusque dans le voisinage du poste. On le constatait en se promenant quelque peu dans les lougans (1) dévastés des rives du Milau, car il n'était pas rare de rencontrer un ou plusieurs cadavres d'indigènes appartenant aux tribus soumises à notre influence. C'étaient là les représailles habituelles de Messieurs les Sofas.

Un jour un brave sergent de tirailleurs indigènes disparut. C'était un vieux soldat, médaillé militaire, qui servait d'interprète car il parlait tous les dialectes du pays et s'exprimait facilement en français. Toutes les recherches faites pour le retrouver demeurèrent sans résultat. On le porta « disparu », on déplora sa perte pendant deux ou trois jours, puis on n'y pensa plus.

Cependant, grâce aux soins que me prodigua le

(1) Plantations de mil.

docteur G., médecin du poste, et au repos complet auquel je pus me livrer, mes forces renaissaient et ma santé s'améliorait sensiblement. Tous les soirs, vers 6 heures, dès que le soleil se rapprochait de l'horizon, je partais, fusil sur l'épaule et je m'amusais à chasser le gibier qui pullulait dans la brousse.

— Nous avons deux convives ce soir, me dit un jour le docteur. Ce sont deux officiers qui rejoignent la colonne. Tâchez de nous tuer quelque chose pour que nous puissions leur servir d'autres mets que les sempiternelles conserves. Deux ou trois perdrix, par exemple, feraient un excellent effet sur un canapé de choux... il nous en reste justement deux ou trois boîtes.

Tout heureux que ma promenade cynégétique quotidienne eût cette fois un but, je partis. Je revins quelques heures après, portant glorieusement deux superbes pintades, bien grasses et jeunes assez pour avoir les honneurs de la broche.

Mais, au grand étonnement da mes commensaux je ne mangeai pas ce soir-là...

Quant à mes camarades, ils firent grand honneur au produit de ma chasse. Ils affirmèrent même que les pintades étaient exceptionnellement délectables et qu'elles avaient un goût de gibier qui manque généralement aux oiseaux du Soudan... Cette remarque me fit rougir et me donna des inquiétudes...

***

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, nous étions réunis dans la paillotte qui nous servait de salle à manger.

Nos deux convives, ne devant partir par pirogues que le soir, étaient encore des nôtres pour ce repas.

L'un d'eux, répondant à nos questions, déclara :

— Oui, merci, j'ai bien dormi sur le « tara » de bambou, mais j'ai fait un rêve étrange. J'ai été obsédé toute la nuit par la vision d'un grand diable de tirailleur qui se penchait sur moi dès que je fermais les yeux.

— Tiens, j'ai rêvé quelque chose d'analogue, affirma l'autre officier. Mon bonhomme avait une tête de mort et des galons de sergent.

— Voilà qui est étrange, dit à son tour le docteur, j'ai rêvé aussi de ce pauvre Lamine Konate, le sergent qui a disparu la semaine dernière.

Ces trois déclarations produisirent sur moi un effet que je ne saurais exprimer. Je restai muet pendant le repas et j'étais si déprimé que le docteur s'inquiéta.

— Voyons, vous n'allez pas retomber dans votre marasme et refaire de l'anémie. Vous n'avez pas mangé hier, vous êtes abattu aujourd'hui. Avez-vous de la fièvre ?

— Non, je ne le crois pas. Je vais aller faire la sieste. J'irai mieux ce soir.

L'après-midi, vers quatre heures, après avoir accompagné nos hôtes d'un jour à l'appontement rudimentaire du Milau, nous revenions vers le poste lorsque, chemin faisant, je dis au docteur :

— Il faut que je vous fasse un aveu... et que je vous demande votre absolution. Ainsi que vous l'avez remarqué, je n'ai pas goûté aux pintades que vous avez trouvées excellentes. J'avais une raison pour cela. Figurez-vous que je les ai tuées, non sur un arbre, mais dans un sillon de lougau. J'eus le temps de doubler mon coup et de les tuer toutes deux, côte à côte...

— Il n'y a là rien d'étrange. Vous savez bien qu'ici le gibier ne se comporte pas comme en France et qu'il n'est pas rare de viser une perdrix juchée sur un arbre ?...

— Oui... mais savez-vous sur quoi je ramassai mes deux oiseaux morts ?... Sur un cadavre, ou du moins tout près de lui. Lorsque je tirai je ne voyais pas sur quoi les oiseaux étaient posés, mais c'était bien, je pus m'en assurer, sur le corps d'un noir en décomposition.

— Bah ! Ah ! je comprends que vous n'ayez pas voulu en manger...

— Oui... je ne voulus pas vous donner de détails sur mon coup de fusil pour ne pas écœurer nos convives... Mais ce qu'ils ont raconté de leur rêve, ainsi que vous d'ailleurs, me suggère les pensées les plus folles... Voulez-vous voir le cadavre ?

— Est-ce loin d'ici !

— Non, nous pouvons y aller en vingt minutes.

— Allons...

Lorsque nous fûmes arrivés sur les lieux de mon exploit, le docteur se pencha sur le pauvre corps. Le cadavre était nu, comme tous ceux que nous retrouvions dans de semblables conditions. Les Sofas étaient venus jusque-là...

— Eh bien, voilà le mystère éclairci, murmura le docteur. C'est le corps du pauvre Lamine Konate. Voici la trace du coup de bistouri et du débridement que j'ai dû lui infliger pour soigner sa jambe rongée par le ver de Guinée... Mais un autre mystère, autrement étrange que le premier, s'impose à mon esprit... Rappelez-vous... Nous avons rêvé tous les trois de ce pauvre bougre, la nuit dernière... et vos pintades, sans aucun doute, se nourrissaient de sa chair depuis plusieurs jours...

— Etrange !... Etrange !... murmurait le médecin en regagnant le poste.

Quant à moi, depuis ce jour, je ne pus jamais manger de gibier au Soudan, pas même de ces douces palombes qui sont aussi nombreuses là-bas et aussi peu sauvages que les moineaux du Jardin des Tuileries...

HENRY DECHARBOGNE.

Erratum. — L'article paru à cette page dans le numéro du 1er juin, intitulé « Un Grand Médium » et consacré à Mme de la Pommeraye, était signé E. C. D. et non E. Le D.